

Hugues Rebell (1867-1905)

Georges Grassal est né à Nantes, en 1867, dans une famille de riches négociants. Il prit le pseudonyme de Hugues Rebell par référence, peut-être, au fondateur des Capétiens ainsi que – par l'emprunt du mot allemand pour « rebelle » –, à Nietzsche et Wagner qu'il admira très jeune.

Fin lettré, Rebell écrit sur la littérature française en historien et en polémiste. Sa détestation de Zola mêle les critiques de style (« lourd, incorrect, impropre¹ ») à des remises en question plus radicales, d'ordre idéologique : « Emile Zola confondait l'art et la science, la science et la morale² ». Parallèlement, son admiration pour Balzac, monarchiste comme lui, tient autant au style de celui-ci, qu'à l'analyse de la société qu'on trouve dans *La Comédie humaine*. Après l'article que Rebell consacra à la vie amoureuse de Balzac, dans *La Plume*³, il publia Balzac et les Soldats de l'Empire, que nous donnons ici, dans le numéro 6 de la revue *Les Partisans*⁴, dirigée par Paul Ferniot et Paul-Redonnel. Si l'on n'ignorait pas que cette revue publiée par les éditions de la Maison d'Art avait plusieurs fois annoncé la parution de textes de Rebell, Thierry Rodange lui-même, son biographe, affirmait que celui-ci n'y avait jamais collaboré...

Relire aujourd'hui ce texte inconnu permet de retrouver l'alacrité des analyses de Rebell, et son excellente connaissance de Balzac. Pourra surprendre, toutefois, sa célébration des guerres de Napoléon, qu'il fait en des termes que Barrès n'aurait sans doute pas reniés : « Elles ont rendu [à la France] les vieilles énergies des premiers peuples et inspiré de nouvelles vertus ».

Henri Bordillon

1. *La Renaissance latine*, 15 octobre 1902, p. 320.

2. *Id.*, p. 318.

3. *La Plume*, 1^{er} septembre 1900, p. 535-546.

4. *Les Partisans*, 20 janvier 1901, p. 253-258.

HUGUES REBELL



Balzac

et les Soldats de l'Empire

DANS ces dernières années de troubles où la vie publique, devenue aventureuse, passionna les plus paisibles, je me souviens qu'une jeune femme, interrogée sur ses lectures, fit cette réponse, caractérisant bien alors le sentiment commun : « Je ne lis plus de romans, le journal m'en apporte un nouveau tous les matins. »

Voilà un mépris qui ne se justifie point. Que le journal, avec ses renseignements épars, presque toujours incohérents, ait l'intérêt d'une obscure énigme, peut-il remplacer le récit suivi d'un événement, la peinture complète d'un caractère? Non plus qu'on ne voit une bataille dans le feu de la mêlée, on ne connaît les hommes par ces notes rapides. Il faut regarder de plus haut et de plus loin pour découvrir les ensembles; et, pour retrouver le trait caché, l'acte dérobé, expliquer êtres et choses, il convient d'oublier un instant son entourage et de considérer en soi, et aussi dans les temps écoulés, la marche des passions humaines. Telle est la tâche de l'historien et du romancier de mœurs. On ne supplée point leur étude ni leur divination.

Aujourd'hui on accorde à Balzac les dons d'un écrivain réaliste et, à son œuvre, la valeur d'un journal ancien. Titres singuliers ! A son époque Balzac était accusé de fantaisie et d'in vraisemblance. Lui-même répondait à l'un de ses critiques : « Où prendrais-je le temps d'observer ? » Son immense production l'absorbait tout entier. A part certains portraits de femmes, dessinés d'après nature, il n'étudia guère que l'extérieur et l'entourage de ses héros ; mais son intelligence évocatrice, son sens prodigieux de la vie n'eurent souvent besoin, pour animer une humanité puissante, que d'une anecdote, d'un fait divers. Par un privilège du génie, sa solide logique lui tint lieu d'étude et d'observation. Il construisait les personnages de la *Comédie humaine* avec la vigueur et la force de raisonnement que mettrait un bon philosophe à édifier ses systèmes ; et c'est l'originalité de ses figures qu'ayant d'abord paru extravagantes à son temps, elles semblent vraies et réelles au nôtre. Créées par l'imagination, elles ont pris chair, sont devenues vivantes à la mort de leur père. Ainsi cet extraordinaire commandant au nom hongrois qui, par ses fanfaronnades, ses colères, son mépris des lois et de la morale, souleva, il y a deux ans, l'enthousiasme et la réprobation de ses contemporains, se retrouve peint d'avance sous le nom de Philippe Bridau, dans ce livre de *La Rabouilleuse*, l'un des moins connus et pourtant l'un des plus admirables récits de Balzac. De plus que notre commandant hongrois, Philippe Bridau n'a que l'auréole de son époque, il a été soldat de l'Empire ! Cela seul, il est vrai, explique la différence de leurs destinées.



Ces soldats de l'Empire, qui racontèrent avec abondance leurs campagnes, n'ont rien laissé deviner de leur existence intime. Il semble que, dans leur rêve de victoire, ils aient oublié des plaisirs et des intérêts plus humbles. Et cependant, malgré leur silence volontaire, ou

la prudence de leurs éditeurs, nous savons, par la tradition, que jamais, à aucune époque, des passions plus violentes n'enflammèrent, n'unirent les sexes. On aimerait à voir, au milieu des exploits guerriers d'un Marbot, ces triomphes faciles qui durent le reposer des batailles. Mais ces braves ont gardé jalousement pour eux le secret de leur bonheur. Les seules confidences qu'on nous ait laissées à ce sujet ne sont point glorieuses. Elles viennent d'un homme qui, à tort ou à raison, subit tous les outrages. Lui aussi fut appelé traître. On ne s'étonnera point que le sentiment de la honte se soit, chez notre auteur, un peu émoussé.

« Mes longues absences, écrit Marmont, et l'existence indépendante et brillante dont jouissait Madame de Raguse avaient porté leur fruit. Des chagrins de toute sorte avaient été mon partage. *Revenu dans mes foyers, j'y trouvai des habitudes que je ne pouvais supporter...* Cependant une séparation contrariait beaucoup Madame de Raguse. Elle craignait les effets qui en résulteraient pour elle dans l'opinion. *Un jour que je croyais encore possible de vivre avec elle, je lui dis : "Nous allons tenir une bonne maison. Il en résultera de grands avantages pour ma position à la cour." Elle me répondit : "Ah! vous croyez que je vais vous servir de marche-pied!"* Effrayée cependant du jugement du public et dans le but de l'égarer sur les véritables causes de notre séparation, elle n'hésita pas à réunir autour d'elle mes ennemis politiques afin d'avoir des amis et des prôneurs. Des amis, hélas! le seul moyen pour elle d'avoir des gens qui en tinsent le langage, était de servir leurs passions et de donner de bons dîners. Aujourd'hui, moins riche, elle est fort délaissée. Son caractère est tout à fait incompatible avec l'amitié...

Pour finir ce qui concerne encore Madame de Raguse, je dirai *qu'au 20 mars 1815, son affection parut se réveiller*; mais, comme avant tout, elle s'occupait de ses intérêts, et que nos affaires d'argent n'avaient pas encore été définitivement réglées, *elle me demanda, en raison des chances que j'avais de périr dans la lutte de faire une disposition testamentaire* qui lui donnât la jouissance des bénéfices de la communauté,

afin de ne pas avoir de discussion avec mes héritiers. J'eus la bonté d'y consentir... Les événements qui m'ont fait quitter la France ont semblé rappeler en elle quelques bons sentiments pour moi. »

Ce mari, qu'irritent certaines « habitudes » de sa femme, mais qui se résigne à les supporter aussitôt qu'elles peuvent servir sa position à la cour; cette femme qui veut bien tromper son mari pour le plaisir, mais prétend lui rester fidèle dès qu'il ne s'agit plus que de lui être utile, cette affection conjugale qui se réveille pour que le testament soit rédigé en bonnes formes, n'est-ce pas là un plaisant sujet de comédie?

Le ménage du duc de Raguse n'était pas une exception. Délaisées pour la guerre, excusées par l'ambition de leur mari, les femmes se préparaient avec entrain au veuvage. Elles avaient d'ailleurs sous les yeux d'illustres exemples d'infidélité. On se rappelle la délicieuse lettre où Bonaparte, moitié par badinage, moitié sérieusement, menace Joséphine de sa jalousie.

« Que faites-vous donc toute la journée, Madame? Quel peut être ce merveilleux nouvel amant qui absorbe tous vos instants, tyrannise vos journées et vous empêche de vous occuper de votre mari? Joséphine, prenez-y garde, une belle nuit, les portes enfoncées, et me voilà! »

Il n'y avait point de trêve aux aventures à une époque où les femmes étaient si libres, les hommes si entreprenants et pleins d'ardeur. L'aide de camp du prince de Neuchâtel, ce fou de Canouville, comme l'appelle Thiébauld, s'en revenait d'une traite, d'Espagne à Paris, faisait ses soixante-dix postes sans se reposer, pour pouvoir contempler plus tôt sa maîtresse, la princesse Borghèse.

Mais, quelque étonnant que soit le drame impérial avec ses intermèdes passionnés, la fin nous attache encore davantage. Tous les caprices de la Destinée se révèlent dans ce retour à la paix, après vingt-trois ans de guerre, dans cette mise en demi-solde d'une armée immense, avide d'action et de gloire, ivre de ses campagnes, de ses misères, de ses luttes avec la mort. Après tant d'espoirs, tant

de maux bravement soufferts, quel supplice d'être condamné à la retraite, à la pauvreté humiliante, contraint de cacher au fond d'une ville morte le souvenir de Saragosse et de la retraite de Russie, des luttes sombres dans les défilés et des grands combats en rase campagne! L'histoire des demi-soldes se confond avec celle de la Restauration. Elle domine en intérêt, peut-être même en importance, la lutte des ultras et des libéraux, les querelles oratoires, la vaine rhétorique des Chambres. Cependant les biographes officiels ont dédaigné les pauvres soldats déchus. On ne les retrouve guère que dans les chansons de Béranger, les lithographies de Charlet et de Raffet. Et encore, seul Balzac a-t-il su nous montrer quelle inquiétude, quel frémissement de guerre civile apportaient, dans une société tranquille, ces débris du champ de bataille.



« Victime et bourreau, martyr humble et sanguinaire », ainsi Alfred de Vigny caractérise le soldat. L'auteur de *Servitude et grandeur militaires* le connaissait bien; il avait eu, dans ses loisirs forcés de garnison, le temps de s'étudier lui-même et d'observer ses camarades.

Le soldat vit entre le dévouement et la cruauté. Il est tenu de développer en lui les instincts barbares, mais, par une contradiction étrange de son existence, à mesure qu'il redevient un homme primitif, brutal, capable de tuer, il abdique sa personnalité, il livre cette force qu'il vient d'acquérir, il se fait volontairement esclave en vue d'une gloire collective et d'un honneur individuel. Culture et sacrifice splendides, mais qui n'ont de valeur qu'autant que le soldat ne sort pas de l'armée. Balzac a lancé les siens dans la vie civile. Que vont-ils devenir?

D'abord le type égoïste, Philippe Bridau, l'homme qui a surtout développé en lui la force. Une fois délivrée de la discipline militaire, son existence court désordonnée; son ardeur, qui ne sait plus où se



Hugues Rebell par Marius Boisson.

dépenser, s'épuise dans la débauche; son sang froid et sa bravoure de combattant se tournent en indifférence, en audace criminelles; même sa fidélité à l'Empire n'est plus bientôt qu'un cabotinage. Une existence humaine n'a pas de valeur pour lui. Il tue son rival, il se débarrasse de sa femme sans éprouver le moindre remords. Il se croit toujours en guerre et au milieu d'ennemis.

Un autre soldat de l'Empire, le baron Hulot, se contente de voler l'administration, par souvenir, sans doute, des rapines et des exactions en pays conquis. Balzac, ici, n'a rien inventé. *La Rabouilleuse* et *La Cousine Bette* parurent entre deux procès de corruption et d'escroquerie, le procès du général de Brossard et le procès du général Cubières.

A côté des criminels, voici les soldats loyaux et bons, les hommes du dévouement, de l'obéissance passive, de l'honneur, le général de

Monriveau, le colonel Chabert, le général de Montcornet. Energiques, habiles, intelligents, ils n'en sont pas moins dupés. Monriveau devient la proie d'une coquette, la duchesse de Langeais. « Elle savait si joliment le lendemain révoquer les concessions consenties la veille, elle était si bien déterminée à rester physiquement vertueuse, qu'elle ne voyait aucun danger pour elle à des préliminaires redoutables seulement à des femmes bien éprises. » Le général se révolte contre les artifices de sa maîtresse, il maudit cette amitié prudente et qui ne veut rien accorder, mais sur le point d'insulter la duchesse et même de la châtier, il perd son audace et s'humilie.

Montcornet n'a même pas ces élans d'orgueil viril, où un amant secoue son servage. « Si Montcornet parle haut devant Virginie, Madame lève un doigt sur ses lèvres et il se tait... Quand il arrive chez sa femme, de ce pas lourd qui fait craquer les dalles comme des planches, si elle lui crie de sa voix effarouchée : "N'entrez pas !" il accomplit militairement demi-tour en jetant ces humbles paroles : "Vous me ferez dire quand je pourrai vous parler", de la voix qu'il eut sur les bords du Danube quand il cria à ses cuirassiers : "Mes enfants, il faut mourir !" » Violent dès qu'il quitte sa femme, il prétend régir ses terres comme il commandait son armée; s' imagine montrer de la fermeté en étant brutal, et prend pour de la bonté sa faiblesse. En butte à des vexations sans fin, il se voit contraint de vendre sa propriété, volé, menacé, vaincu par ses paysans, lui qui se vantait de ne l'avoir jamais été par toutes les armes de l'étranger.

Le colonel Chabert est plus malheureux encore. Par fausse délicatesse, par un culte exagéré de l'honneur, il se laisse voler par sa misérable femme et finit dans un hospice où elle l'a fait enfermer. Tous acceptent les maux et les injustices du monde comme, au service, ils ont accepté les reproches parfois immérités de leurs supérieurs. Ils ne luttent pas contre la destinée; ils s'y soumettent et, sans murmure, se laissent briser par elle : « Que voulez-vous ! s'écrie le colonel Chabert, en faisant allusion à la mort de l'Empereur, notre soleil s'est couché, nous avons tous froid maintenant. »

Cette inaptitude des bons et des mauvais soldats à se rendre utiles dans la vie civile, peut paraître, à première vue, un argument contre la guerre et contre l'armée. Il ne faut pourtant pas s'y tromper. Balzac connaissait trop l'humanité pour croire à une pacification que rêve volontiers notre esprit, mais que repoussent nos instincts. Et ses livres ne le contredisent point. Montrer que les hommes sont destinés à une fonction unique, qu'en s'y dérochant ils compromettent leur existence et la société; n'est-ce pas, en effet, légitimer cette fonction et laisser voir l'importance que lui a donnée la nature?

En lisant *Le Colonel Chabert*, *La Duchesse de Langeais*, *Le Médecin de campagne*, *Les Paysans*, *La Rabouilleuse*, tous ces récits épiques où revivent les héros du premier Empire, nous comprendrons que les guerres de Napoléon, loin d'être funestes à la France, la sauvèrent. Elles l'ont guérie de la fièvre, arrachée à cette inaction bavarde, affairée, vaniteuse, où elle s'abîmait. Elles lui ont rendu les vieilles énergies des premiers peuples et inspiré de nouvelles vertus.

Hugues REBELL